

## La place dans la fratrie détermine-t-elle le caractère ?

Aîné, cadette ou benjamin, ils ont tiré un numéro différent à la loterie de la naissance et se voient assignés à une personnalité bien définie. De cette affirmation, Clara Georges essaye de distinguer le vrai du faux pour la newsletter « Darons Daronnes ».

Par Clara Georges

Publié le 20 septembre 2024 à 06h00 · Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés

*Ce billet est extrait de la newsletter hebdomadaire « Darons Daronnes » sur la parentalité, envoyée tous les mercredis à 18 heures. [Pour la recevoir, vous pouvez vous inscrire gratuitement ici.](#)*



Extrait de « Mes sœurs et mes frères », une série du photographe Maxime Michelet.  
« Dans la baignoire avec trois frères/qui me rappellent le temps sacré/de l'innocence et de la nudité,/des conneries qu'on fait ensemble,/de l'alliance malgré le préféré. » MAXIME MICHELET

Cette semaine, un ami parti vivre aux Etats-Unis depuis sept ans, de passage à Paris, est passé prendre l'apéro à la maison. Il n'avait pas vu mes enfants depuis un bon moment. L'aînée, 9 ans, a passé deux heures enfoncée dans le fauteuil du salon, à lire un *Astrapi* tout en nous délivrant de temps à autre des informations incongrues : « Tu savais que le ciment de la muraille de Chine était fait en riz gluant ? » La deuxième, 6 ans, a passé deux heures à tourner autour de mon ami, à lui poser mille questions en papillonnant pour monopoliser son attention. Le dernier, 4 ans, a passé deux heures à creuser un trou dehors sans jamais venir nous voir, hormis pour réclamer sa tétine.

En partant, mon copain a commenté, à l'intention de mes filles : « *Toi, t'es vraiment une aînée ! Et toi, une caricature d'enfant du milieu.* » (Le benjamin creusait son trou.) Cet ami a trois filles, qui semblent assez bien correspondre au schéma décrit ci-dessus.

Pour la millionième fois de ma vie de parent, je me suis posé cette question : nos enfants sont-ils réductibles à leur place dans la fratrie ? Ma fille aînée est-elle studieuse, calme et appliquée juste parce qu'elle est arrivée en premier ? La deuxième est-elle un monstre de sociabilité juste parce qu'elle est au milieu ? Et le dernier, tranquille peinard parce que... dernier ? Mon premier réflexe est de lutter contre cette idée, parce que je la trouve vexante en tant que parent. Mes enfants sont formidables et singuliers parce qu'ils sont formidables et singuliers, me dis-je, et grâce à leurs parents merveilleux, pas parce qu'ils ont tiré les numéros un, deux et trois à la loterie des gamètes !

J'ai donc lu un tas de documents qui me confortaient dans l'idée que le rang dans la fratrie n'a aucune conséquence sur le caractère. Des études en ce sens ont été menées, par exemple celle-ci, en Allemagne, au Royaume-Uni et aux Etats-Unis en 2015, auprès de 20 000 adultes. Elle montre qu'il n'y a pas de différence significative entre des aînés et des derniers, en matière de stabilité émotionnelle, d'extraversion, d'imagination, etc.

## Attentes différentes

Mais une petite voix me répétait que, quand même, j'étais un peu de mauvaise foi. Que le moment où l'on naît, où l'on arrive dans la famille, a forcément une importance. Vous avez peut-être vu passer cette nouvelle expression apparue dans les médias américains (dont le *New York Times*) à la suite d'une vidéo TikTok et d'un tweet devenus viraux : le « syndrome de l'aînée » – née à la fois fille et la première, pas de bol.

Suivez-nous sur WhatsApp

Restez informés

Retrouvez la sélection de la rédaction sur notre chaîne

[Rejoindre](#)

J'ai voulu en discuter avec la philosophe et thérapeute familiale Nicole Prieur, qui a écrit sur le sujet, notamment dans *Les Trahisons nécessaires* (Robert Laffont, 2021). La réponse qu'elle m'a apportée est effectivement plus nuancée. Pour résumer à très gros traits : oui, la place dans la fratrie a une influence, mais il n'y a pas de déterminisme.

Cette influence est inévitable, en premier lieu parce que la position de chaque enfant vis-à-vis des parents n'est pas la même. « *Le premier est l'enfant sur lequel on projette tous nos idéaux*, me dit Nicole Prieur. *Son objectif inconscient est d'être le "bon enfant" pour chacun de ses parents.* » Rien d'étonnant donc à ce que ma fille aînée devore des livres et nous le fasse savoir, me dit la thérapeute.

Les attentes pour les enfants suivants sont différentes, ajoute-t-elle. Chacun arrive à un moment donné de l'histoire conjugale, individuelle et familiale, comme l'écrit aussi la docteure en psychologie Stéphanie Haxhe dans l'essai *Frères et sœurs, un lien à soigner* (Erès, 208 pages, 20 euros), qui vient de paraître : « *En jurant avoir la même relation ou le même investissement pour chaque enfant, les parents nient quelquefois une évidence qui, si elle était reconnue, pourrait trouver un sens la rendant plus digeste.* » Autrement dit, mieux vaut éviter de s'exclamer : « *Pourtant, je les ai élevés pareil !* » devant la polytechnicienne et le cracheur de feu.

**Lire aussi la critique | [« Le Château de mes sœurs. Des Brontë aux Kardashian, enquête sur les fratries féminines » : la sororité comme acte politique](#)**

S'ajoute à ce premier phénomène la position de chaque enfant par rapport aux autres. « Pour l'aîné, l'arrivée d'un deuxième enfant constitue un vécu de perte. Perte d'exclusivité, perte d'un soutien existentiel important et perte narcissique », dit Nicole Prieur. Tandis que le deuxième, lui, vit une toute autre expérience : celle d'un manque. Il lui « manque » les années que l'aîné a vécues avec ses parents. « Il va falloir qu'il se batte pour se faire connaître, qu'il se suraffirme, m'explique-t-elle. Mon grand frère ou ma grande sœur sait lire avant moi, il ou elle a le droit de veiller plus tard, il ou elle dort chez des copains : le cadet s'inscrit dans un moins. C'est douloureux. »

Quant au troisième, quand il y en a un, « sa place se joue davantage vis-à-vis de l'aîné que des parents. Il lui dit sans cesse : regarde-moi, compte avec moi. C'est pourquoi un regard bienveillant des aînés sur les derniers est important ». Quand il y a un troisième (ou plus), il se passe aussi encore autre chose : le deuxième vit à la fois l'expérience du manque et de la perte. « Le pauvre ! », s'exclame Nicole Prieur, en lisant dans mes pensées. Mais très vite, il va découvrir le jeu des alliances. Souvent, les enfants du milieu ont une connaissance intime des enjeux relationnels, une capacité d'adaptation énorme. »

## « Les assignations, on peut s'en libérer ! »

Alors, les dés sont jetés ? Et les larmes des parents n'y pourront rien changer ? En fait, si, nuance Nicole Prieur. D'abord, les parents peuvent, et doivent incarner le « surmoi fraternel », c'est-à-dire la loi suivante : tu dois respecter l'autre, ne pas le violenter et lui faire une place. A partir du moment où cette loi est claire, le mieux est de les laisser vivre. Un écueil fréquent est de vouloir réguler les relations de la fratrie, de faire office de « centrale de communication », comme l'écrit Stéphanie Haxhe.

« Les parents ont à se libérer de l'idée que, pour s'entendre, les enfants ne doivent pas se disputer, dit Nicole Prieur. Tant qu'ils alternent entre des moments de complicité ou de jeux, et des moments de bagarre, c'est que tout va bien. » J'y ai pensé très fort ce matin, quand, de la salle de bains, ma cadette s'est égosillée contre son petit frère, qui lançait un « dégueeeeeuu ! », tandis qu'elle crachait son dentifrice.

Les parents peuvent aussi donner à voir aux enfants les bienfaits de la fratrie. Leur montrer que leur vécu à chacun – perte, manque – peut se transformer en positif ensemble. Leur faire comprendre que s'ils arrivent à s'entendre, ils connaîtront quelque chose de formidable, et d'unique : le lien fraternel est le seul à durer toute une vie.

Mais pour être capable de transmettre cette idée, encore faut-il être soi-même à peu près au clair avec sa fratrie. Des rivalités, jalousies et souffrances peuvent perdurer une vie entière, comme me le raconte Nicole Prieur, qui a vu dans son cabinet des gens de 50 ou 60 ans évoquer, en tremblant d'émotion, un cadeau de Noël décevant pour leurs 6 ans, ou une injustice autour d'une boule de glace. Le risque est grand, dans ce cas, de brouiller sans le vouloir le lien entre ses enfants, qui en souffriront à leur tour.

Prendre le temps de réfléchir à nos propres relations avec les frères et sœurs est précieux, insiste la thérapeute. « Si je me suis sentie négligée enfant par rapport à un aîné, mon inconscient de petite sœur risque de mettre un peu de désordre dans le lien fraternel », dit-elle aussi dans le podcast « Métamorphose ».

**Lire aussi | [Comment je me suis disputée : « Je comprends que je ne me réconcilierai pas avec ma sœur de son vivant »](#)**

Et quand bien même on aurait tout mal fait en tant que parent (c'est dans la fiche de poste), tout n'est pas perdu pour nos enfants, conclut Nicole Prieur : « Au départ, leur inscription dans un rang fait peser sur eux un certain nombre d'assignations. Mais ces assignations, on peut s'en libérer ! » Une fois adultes, ils peuvent même en faire une force. Reconnaître que leur place de cadet, ou d'aîné, les a amenés là où ils sont, et savoir où ils ont envie d'être. Encore faut-il y consacrer du temps, de l'argent, et avoir un goût pour le divan... « Oui, cela demande un long chemin, mais ce chemin lui-même est intéressant ! », assure Nicole Prieur. Avec un peu de chance, dans trente ans, ma cadette parlera de son cadeau de Noël raté sur un divan, maudira ses parents sur cent générations, et passera à autre chose.

Faites-moi part de vos réflexions, de vos questions, à [parents@lemonde.fr](mailto:parents@lemonde.fr). Je réponds toujours. A la semaine prochaine !

📄 Retrouvez [tous les billets de la newsletter ici](#).

**Clara Georges**

---